

RÉDACTION

BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue St-François 20.

On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse.....	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale.....	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro : 10 centimes.

LAUSANNE, 9 octobre 1891.

BULLETIN POLITIQUE

Nous faisons des efforts pour prendre encore au sérieux la patriotique indignation des Italiens. Mais ils nous rendent la tâche bien difficile.

Aujourd'hui les faits sont connus. Un jeune homme de dix-huit ans, Français et pèlerin, un seul, et non pas trois, a écrit *Vive le pape!* sur le registre du Panthéon. Lui et deux autres, qui n'avaient rien fait, ont été immédiatement arrêtés. On a raconté que « les Français » avaient insulté la mémoire de Victor-Emmanuel et craché sur sa tombe. Une demi-heure après, des suppléments des journaux l'annonçaient partout. Tant que ces fautes ont pu être crues de bonne foi par les gogos, les manifestations pouvaient s'expliquer par l'exubérance du caractère italien. Mais voilà tantôt un semaine que c'est rectifié, que tout le monde sait la vérité, et d'un bout à l'autre de la péninsule on continue à vociférer. Décidément ça passe la mesure.

D'emblée et peut-être avec trop de hâte, l'ambassade de France et les chefs du pèlerinage ont présenté à qui de droit leurs regrets de ce qu'on disait s'être passé.

Dès lors cependant, il n'est pas de jour où les manifestations directement hostiles à la France ne se soient produites. A Rome on est allé siffler devant l'ambassade de France. A Florence on a fait une démonstration hostile contre le consulat français. A Bologne et à Bergame on a crié : A bas la France! Vive Sedan! A Ancône, les associations populaires en ont fait autant. A Palerme, devant le municipal, un sénateur, dans un violent discours à l'adresse de la France, a dit entre autres : « Le pays qui s'incline devant le tsar, symbole du despotisme et de l'ignorance, n'a pas le droit d'insulter le pays qui représente aujourd'hui la liberté et le progrès. Il faut nous montrer unis et prêts si le faut » à sacrifier notre vie. Enfin, à Pise, au moment où le train qui ramenait les pèlerins français entrain en gare, les wagons ont été assaillis par une grêle de pierres ; des forcenés, escaladant les marchepieds, ont craché au visage des Français et hurlé les menaces de mort dont les foules italiennes sont toujours prodigieuses... Des faits nouveaux du même genre sont journellement signalés.

Il nous paraît que, si quelqu'un redoit aujourd'hui des excuses, ce n'est pas la France. Les journaux de Paris, assourdis d'abord par le tapage venant de Rome, n'avaient répondu que par des déclarations de regrets pour la polissonnerie de M. Dreux ou de M. Choucarcy et par l'affirmation, si souvent renouvelée, que nul ne songe, en France, à intervenir en faveur d'une restauration du pouvoir temporel. Mais devant un tel débordement, et les faits étant aujourd'hui exactement connus, ils se gendarmèrent. Quelques-uns insinuant que toute l'affaire est un coup monté par le gouvernement italien pour détourner l'attention des manifestations de Nice. Certains faits rendent cette supposition assez plausible. Nous n'y croyons cependant pas. Mais il est évident que, loin de chercher à calmer l'agitation, le gouvernement a tout fait pour l'entretenir, l'étendre, la propager aux quatre coins de la péninsule. La triple alliance est trop critiquée et trop onéreuse pour qu'on ne cherche pas

toutes les occasions de la légitimer aux yeux des foules en représentant les vainqueurs de Magenta et de Solferino comme des ennemis de l'Italie désireux d'attenter à son unité. Cette occasion était bonne et venait admirablement à point pour contrebalancer les déclarations que le gouvernement français avait chargé M. Rouvier de porter à Nice. On l'a saisie aux cheveux et on l'a exploitée à force sans le moindre scrupule. Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé et on donne les faits les plus insignifiants comme des symptômes d'hydrophobie.

S'il y a un fait sur lequel la politique française soit restée invariable depuis vingt ans, c'est bien la reconnaissance de Rome devenue, sous Victor-Emmanuel, la capitale de l'Italie définitivement unifiée. La majorité monarchiste de l'Assemblée nationale de Versailles elle-même dut, sous le gouvernement de M. Thiers, sanctionner le retrait de l'*Orléanais*, ce vaisseau de guerre qui montait la garde dans les eaux de Civita-Vecchia pour servir de refuge au Saint-Père, si celui-ci, comme on lui en prêtait alors l'intention, se décidait à quitter Rome. Dès lors, pas un mot d'un cabinet quelconque n'a permis de supposer que la France songeât à discuter le fait accompli.

Les catholiques, même les plus ardents, ne parviennent plus à s'échauffer sur la question du pouvoir temporel. Et les pèlerinages à Rome sont, pour la plupart des dévots français, une occasion de voir l'Italie à bon marché et de contempler à prix réduit les merveilles de sa capitale.

Le gouvernement républicain, présidé par un protestant, est foncièrement anti-clérical. Il ne songe pas plus à lever le doigt en faveur du pape qu'à faire des obsèques nationales à feu Boulanger.

Et c'est la France que M. Crispi et après lui quelques centaines de milliers d'ignorants fanatiques accusent de vouloir restaurer les Etats de l'Eglise, si bien qu'il faut s'armer contre elle et se liguier pour défendre l'intégrité du royaume à tous les ennemis qu'elle peut avoir!

Il y a par contre en Europe un souverain catholique qui, pour éviter de reconnaître Rome comme la capitale de l'Italie, a constamment refusé de rendre au roi Humbert la visite qu'il en a reçue. Ce souverain, l'empereur d'Autriche, est l'allié intime de la maison de Savoie!

Ce simple rapprochement ne suffit-il pas à montrer combien le prétexte inventé pour chauffer l'opinion italienne contre la France est hypocrite et misérable?

Un livre d'histoire.

Bâle, 8 octobre 1891.

Il vient de paraître à Bâle, sous les auspices de la Société suisse d'histoire, deux gros volumes qui portent les numéros 11 et 12 de la collection des Sources pour l'histoire de la Suisse (*Quellen zur Schweizer Geschichte*). Il s'agit de la *Correspondance de Philippe-Albert Stapfer*, (1) éditée par M. R. Luginbuhl qui publiait, il y a quelques années, la belle biographie de Stapfer, traduite dès lors en français, ouvrage de fond, riche déjà en documents et que la collection que je vous signale

(1) Aus *Philibert Albert Stapfer's Briefwechsel*. Herausgegeben von Dr R. Luginbuhl. Basel, Adolf Geering 1891 (2 Bände, fr. 25).

en ouvrait un au hasard. Elle y retrouvait des événements qui, au moment, avaient semblé très importants et dont le souvenir s'était effacé, des enthousiasmes restés sans lendemain, de gros chagrins d'enfant qui, de loin, faisaient sourire, des ébauches de petits romans dont le premier chapitre seul avait été écrit, des jugements absolus comme le sont les jugements de la dix-huitième année, et dont elle rougissait. Mais elle gardait quand même tous ces cahiers; elle y apprenait à se connaître un peu, à y puiser de l'indulgence pour ceux qui, à leur tour, mûrissent lentement, font preuve d'intolérance, de violence ou d'inconséquence, comme les fruits sont riches et acides avant l'heure de la maturité... Elle y apprenait aussi à être patiente avec elle-même, et à ne pas désespérer lorsqu'elle se surprenait en flagrant délit d'orgueil ou d'intolérance.

Un soir, lorsque sa sœur dormait déjà d'un sommeil d'enfant las de courir, Marthe prit son journal.

Mardi, 30 juin.

« Et la dernière date est du 16, le jour où, après une nuit blanche, après avoir beaucoup lutté, beaucoup prié, j'avais résolu d'accueillir Edmée, de la traiter en sœur.

« Puis, plus rien. Ce n'est pas la paresse, ce n'est même pas la vie un peu évaporée que nous menons depuis plus d'une semaine qui m'ont empêché d'écrire, c'est plutôt que je ne voyais pas bien clair en moi, que je ne tenais peut-être pas à y voir clair.

« Au moment où cette enfant est entrée dans ma vie, je songeais à changer cette vie radicalement; je commençais à me dire tout bas, très bas, en tremblant : « J'aime ». La fierté, qui me rendait silencieuse et un peu froide auprès de Robert, qui me raïssait, qui me mettait sur la défensive dès que sa mère voulait me parler de lui, se fondait peu à peu et que j'en étais donc heureuse! Je craignais de

complète admirablement. (2) On peut dire que maintenant tout ce qui se rapporte à la vie et à la carrière du grand ministre helvétique est dans le domaine de la publicité, puisqu'en 1869 M. Jahn nous avait déjà donné la correspondance officielle de Stapfer pendant qu'il occupait la légation de Suisse à Paris. (3)

La *Correspondance* comprend 325 lettres, se rapportant aux années 1798 à 1840. Le plus grand nombre (300) sont signées soit de Stapfer lui-même (183), soit de ses deux amis Frédéric-César Laharpe (86) et Usteri (31). Les autres portent les noms de Zschokke, Ith, Rengger, Lavater, Reinhard et Roederer.

Les lettres de Stapfer à Usteri sont, au nombre de 129, entre les mains de M. le colonel Meister, à Zurich, qui a bien voulu les communiquer à l'auteur : 91 ont été publiées. L'ouvrage donne le répertoire analytique des autres.

Les lettres de Stapfer à Laharpe, au nombre de 127, datent des années 1806 à 1837 : 77 sont publiées dans la *Correspondance*, qui donne en outre l'analyse des autres, ainsi que d'un certain nombre de documents et notes, portant la même signature.

Les lettres de Laharpe à Stapfer, au nombre de 118, ont été communiquées à M. Luginbuhl par M. le colonel Monod, à Morges; 86 sont publiées, les autres répertoriées et analysées.

Enfin, 31 lettres d'Usteri à Stapfer complètent la collection.

Ancien professeur de théologie et de philosophie, ancien directeur de l'instruction publique et des Beaux-Arts de la République helvétique, ministre de Suisse à Paris, Stapfer était non seulement un homme d'Etat et un diplomate de premier ordre, mais en outre un homme d'une grande science et d'une haute culture philosophique, historique et littéraire. Dans sa correspondance avec ses deux amis Usteri et Laharpe, comme lui anciens membres du Directoire helvétique, il s'entretient librement, non seulement des faits de la politique européenne et suisse, mais de tout ce qui touche au mouvement général des esprits dans tous les domaines. Il y a donc là une source inépuisable de renseignements pour l'historien et le lettré.

Je n'ai pas besoin d'insister pour vous faire remarquer tout l'intérêt que présente particulièrement pour le canton de Vaud et son histoire la publication des lettres de Laharpe. Jusqu'ici, elle n'avait pas été autorisée. Laharpe semble avoir lui-même redouté cette publication. Dans une lettre à Stapfer, du 17 février 1836, il écrivait ceci : « J'ai recueilli les lettres de feu nos amis Rengger et Usteri » et cependant je doute qu'il soit toujours à propos de publier même un choix des lettres écrites entre amis intimes, parce que ces lettres sont souvent l'expression de sentiments sur lesquels les passions du moment influent et que l'écrivain désavoue après les avoir brusquement exprimés; elles ne sont jamais destinées pour le public. » En présence de cet avis on devait se demander si publier les lettres de Laharpe n'était pas aller droit à l'encontre de la volonté de leur auteur, tandis que d'autre part la place que soit Stapfer, soit Laharpe occupent dans l'histoire du

(2) Ph. A. Stapfer, *helvetischer Minister der Künste und Wissenschaften* (1798-1840). Ein Lebens- und Kulturbiographie von R. Luginbuhl. Mit Portrait Stapfer's (1 Band von 600 Seiten, 10 fr.)

(3) *Bonaparte-Talleyrand-Stapfer*. — Orell, Fussli et Co.

n'être pas aimée comme je voudrais être aimée, d'être épuisée surtout par raison, parce que ce mariage, aux yeux de tous les nôtres, aux yeux du monde, semblait tout indiqué. Depuis quelques mois cette crainte s'effaçait tout doucement, délicieusement. A Paris, je ne sais comment cela s'est fait, mais Robert et moi nous nous rencontrions à tout moment. Lorsqu'il entrerait dans notre petit salon, ses yeux brillaient, ses lèvres souriaient. Il était heureux de se trouver à côté de moi. Certes, il ne se posait pas en amoureux; tous deux, nous savions trop que depuis des années on nous destine l'un à l'autre; mais il causait à cœur ouvert, en camarade, en ami dévoué, presque tendre. Si j'admirais un tableau, une pièce de théâtre, un livre, il se trouvait que lui aussi en était enthousiasmé. Son travail m'intéressait; je lui ai été un peu utile, j'ai lu quelques ouvrages allemands à son intention, j'ai pris des notes. Un jour il s'est écrié : « Quel bonheur de travailler avec vous, Marthe, je vois mieux avec vos yeux qu'avec les miens! » Et subitement j'ai eu comme une vision d'une vie très unie, très heureuse, un peu sérieuse peut-être, mais pleine de tendresse et d'une grande douceur. Ce jour-là, il a gardé ma main dans la sienne un peu longtemps, et je n'ai pas songé à la retirer. C'est que nous sommes de si vieux amis, presque frère et sœur. Ah! voilà... l'affection fraternelle est une chose fort douce, mais elle ne suffit pas, du moins elle ne me suffirait pas.

Et, depuis ce moment, je sens que je l'aime, que je l'aime avec toute la force de ma nature, avec emportement. Je m'observe pour ne pas le laisser voir, et cette crainte, la crainte surtout d'aimer plus qu'on ne m'aime, me rend froide, contrainte, mal gracieuse. Et pourtant...

Sa mère a dû lui raconter notre conversation. Hier, pour la première fois, nous nous sommes trou-

pays rendait cette publication hautement désirable. La Société suisse d'histoire, par le ministère de son vénérable président M. George de Wyss, intervint auprès de M. le colonel Monod et finit par obtenir l'autorisation de publier, sous réserve de suppression de tous les documents ou parties de documents d'un caractère trop personnel. Ces suppressions, d'ailleurs peu nombreuses et sans grande portée, ont été faites.

Les lettres de Laharpe sont des années 1802-1837 et constituent ainsi une sorte de suite à son « Autobiographie » qu'il remit en 1804 à Zschokke et que Vogel a publiée en 1864 dans ses « Etudes historiques ». On y retrouve le fondateur de l'indépendance du canton de Vaud avec tout son patriotisme ardent, la vivacité de son esprit et la noblesse de son caractère. Il a des mouvements d'humeur et des crises d'amertume; il est parfois emporté, violent dans ses appréciations, mais généreux toujours et toujours désintéressé. Au reste, quand il écrit à Stapfer de sa propriété de Plessis-Piquet près Paris, où il s'était retiré après être tombé, avec Oberlin et Secretan, du fauteuil directorial, il se repose de la politique par l'étude des sciences naturelles; il fait de la chimie, de la botanique, de la minéralogie : « Jusqu'au commencement d'août, écrit-il le 16 septembre 1806 à Stapfer, j'ai suivi le cours de Vauquelin, trois fois par semaine; » aussi suis-je si lesté de chimie que rien ne me rebute plus. Je puis flâner toutes choses » *con amore*, et lorsque je traverse les rues du centre de Paris, je distingue les gaz » presque aussi bien qu'un homme du métier. » Dans les intervalles et depuis j'ai taché de dédommager mon odorat en herborisant. » Combien vous auriez ri si vous m'eussiez rencontré en costume de Robinson, avec ma boîte de fer-blanc et mon portefeuille » en sautoir, ou si, entrant dans ma chambre, vous m'eussiez aperçu au milieu de vases » de fleurs, une loupe et une aiguille en » main, disséquant des plantes. »

Souvent, pourtant, il revient à la politique et écrit sur les affaires de Suisse, de France, de Russie, qui l'intéressent particulièrement. Alors son pessimisme prend le dessus. Le monde va mal, à son sens; il faudra une génération nouvelle pour remettre les choses en état. Les patriotes et la *paysanocratie* lui inspirent une invincible répugnance. Il reproche aux Suisses, et en particulier à ses compatriotes du canton de Vaud, leur paresse, leur manque d'énergie, leur inconséquence; ils ne manquent pas de bon sens, mais il leur faudrait plus d'unité de vues, une plus claire vision de l'avenir et du but à atteindre. Ce but, c'est la constitution d'une Confédération puissante, servant de lien et de régulateur aux cantons. Quand il parle de la Russie, c'est pour regretter qu'Alexandre ne gouverne pas d'après les principes que lui, Laharpe, lui a inculqués; il aurait voulu donner au peuple russe un Marc-Aurèle, mais il est comme Sénèque, le précepteur de Néron; ce parallèle le poursuit comme une obsession.

Laharpe s'intéresse aussi au mouvement littéraire de son temps, aux publications historiques surtout. L'histoire de la Suisse par Jean de Muller le préoccupe beaucoup; il se plaint de l'injustice avec laquelle les hommes de la Révolution helvétique y sont traités.

En 1816, Laharpe rentre en Suisse et va se fixer à Lausanne; il écrit souvent à Stapfer de ce qui se passe dans son canton et dans la ville qu'il habite. Le régime de 1815 ne lui

vés seuls un instant. Après le déjeuner — nous étions assez nombreux — il s'agissait d'étudier le jardin au point de vue d'un *lawn-tennis* dont Edmée a envie. Ce jeune officier Georges Bertrand, camarade de Robert et qui ne me plait qu'à moitié, avait entraîné ma sœur et les autres invités d'un côté, Robert et moi nous examinâmes la pelouse même. Subitement, il me dit avec une sorte de résolution presque dure dans les yeux et dans le son de la voix :

« — Marthe, ce n'est digne ni de vous ni de moi de rester dans une situation fautive. Nous nous voyons, nous agissons comme si... comme si rien n'avait été convenu. Et cependant nous devons nous marier un jour, n'est-ce pas vrai? »

« Je me sentais glacée... Pourquoi? Quel démon est-ce qui me rend ainsi froide, au moment même où, chez moi, le cœur débordait? C'est que peut-être attendais-je de lui une certaine vibration dans la voix, quelque chose qui m'eût crié bien plus que les paroles : « Mais vous ne voyez donc pas que je vous aime. »

« Avant de répondre, je me détournai un peu pour cueillir une rose, et ce fut sans un tremblement dans la voix que je dis enfin :

« — Ecoutez-moi, Robert; je ne veux pas d'engagement. Interrogez-vous comme je m'interroge moi-même. Avant la fin de l'été, ou nous nous séparerons bons amis, ou nous nous marierons. Jusque-là, restons libres, absolument libres. Si l'un de nous dit à l'autre : « Je ne vous aime pas comme je voudrais vous aimer », prenons l'engagement de ne sentir que de la reconnaissance; la pire déloyauté serait d'accepter le mariage sans amour. »

Robert me regarda longuement. Il semblait chercher sur mon visage quelque chose qui ne s'y trouvait pas; comme tout à l'heure, j'écoutais le son de sa voix pour y démêler un tremblement que je n'en-

ANNONCES

HAASENSTEIN & VOGELER

Lausanne, Place de la Palud 21

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

NOUVELLES POLITIQUES

— Le président de la République et Mme Carnot sont rentrés hier de leur villégiature à Fontainebleau et se sont réinstallés à l'Élysée.

— On inaugure à Marseille les travaux d'assainissement, qui doivent protéger cette grande ville contre les épidémies dont elle a été si longtemps un foyer. Quatre ministres assistent à ces fêtes : MM. de Freycinet, Constans, Jules Roche et Bourgeois.

— On annonce aujourd'hui que le prince héritier de Roumanie a revu Mlle Vacaresco, et qu'à la suite de cet entretien il s'est décidé à renoncer au trône pour l'épouser. Le prince Charles-Antoine, son frère, deviendrait héritier présomptif du trône. Il sera dans quelques jours à Bucarest pour entrer dans l'armée.

— Les cours des consolidés prussiens trois pour cent ayant encore baissé ces temps-ci et étant tombé au-dessous du cours d'autres valeurs allemandes et même au-dessous du cours d'autres valeurs prussiennes dont le taux de l'intérêt est plus élevé, le ministère prussien a fait parvenir aux municipalités des villes qui ont des caisses d'épargne urbaines une circulaire les invitant, dans l'intérêt du crédit de l'Etat, à veiller à ce qu'une partie des fonds des caisses d'épargne soit placée en consolidés prussiens.

— Le *Bulletin officiel de la marine allemande* publie un reserit de l'empereur adressé au chancelier de l'empire, d'après lequel la frégate *Bismarck* devra être rayée de la liste des bâtiments de guerre. Le nouveau cuirassé *Brandenburg* fera partie de la station de la mer du Nord.

— On donne comme officielle la nouvelle que M. Rössmann a accepté l'ambassade d'Italie à Constantinople, en remplacement du baron Blanc, démission-

tendis guère. Je me sentis de marbre, tant l'effort de me dominer était grand. Il me semblait à ce moment qu'il y aurait presque un déloyauté à lui laisser entrevoir combien je l'aimais. Il eut un soupir ou de découragement ou d'impatience, je ne sais lequel. Alors, comme dépit, il me dit :

« — J'admire votre calme, votre bon sens... Restez libre. Quant à moi, jusqu'au jour où vous m'aurez dit : « Je ne vous aime pas », je me tiendrai pour votre fiancé... »

« — Non non, ce ne serait pas juste! »

« Je tremblais d'émotion, et ma voix sonnait étrangement à mes propres oreilles. Peut-être entrevit-il que mon calme n'était que tout extérieur. »

« — Comme il vous plaira, Marthe... »

« — Et que personne ne se doute... »

« — Personne ne se doutera... Du reste, ajouta-t-il avec amertume, il serait difficile, d'après votre attitude, de croire que nous songions à une intimité autre que celle de vieux camarades. »

« Ce sort de l'étrange fiançailles. On dirait plutôt une sorte de lutte entre deux volontés. Et, cependant, malgré tout, je suis heureuse. Il m'a semblé aussi que, depuis notre explication, Robert est plus à son aise. Cet homme, dont la jeunesse absorbée et sérieuse avait toujours manqué d'élan, semble vouloir se rattraper. Il se donne des vacances pleines et entières et il a l'air d'en jouir comme un écolier. Sa mère rayonne. Je suis toute contente de l'atmosphère de joie qui nous environne et je rajournais aussi. J'ai envie de chanter, de courir, de faire mille extravagances. Je ne me reconnais plus, et tante Rêlie elle-même, me voyant si contente, pardonne presque à Edmée, car c'est à l'arrivée de ma petite sœur qu'elle attribue ce changement subit. »

« Et, certes, Edmée y est bien pour quelque chose, sa jeunesse en fleur remplit l'air de joie, bouleverse

maire. Il résulte d'une conversation du baron Blanc avec un journaliste italien que sa démission a été causée par un conflit entre lui et M. di Rudini. Le baron Blanc déclare qu'il voulait faire une politique personnelle et ne pouvait pas se conformer aux instructions d'attitude passive résumées par cette phrase de M. de Robilant : « Faites ce que feront les ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche. »

Le baron Blanc ajoute qu'il espère pouvoir se faire nommer député pour exposer ses idées, qui sont contraires à celles qui prévalent maintenant et qui, suivant lui, perdront le pays.

Un nouvel examen des vestiges de l'explosion de Rosenthal a fourni la preuve que les bombes contenaient de la dynamite et non de la nitro-glycérine pure, comme on le croyait d'abord.

Les grands-ducs Vladimir et Alexis de Russie accompagnés de la grande-duchesse Maria-Paulovna, du prince Obolenski, de M. Ochoalev et de M. Niliol, aide-de-camp du grand-duc Alexis, sont partis de Paris mercredi soir à 6 h. 53 minutes par le Sud-Express pour St-Sébastien.

La mort de Parnell.

Brighton, 7 octobre.

Parnell est mort à onze heures et demie, hier soir, en son domicile, 10, Walsingham Terrace. Mme Parnell, sa fille, miss O'Shea et le docteur J.-F. Jowers étaient à son chevet. Le malade dont souffrait M. Parnell et qui a déterminé sa mort n'avait tout d'abord inspiré aucune inquiétude.

Le défunt était depuis quelque temps sujet à des attaques de rhumatisme; la dernière fois qu'il avait paru en public, à un meeting tenu il y a une dizaine de jours dans le comté de Galway, on avait remarqué son extrême pâleur et l'expression de fatigue de son visage. Revenu directement d'Irlande à Aldington, près Brighton, où il résidait depuis son mariage avec la femme divorcée du capitaine O'Shea, M. Parnell ne consentait pas à se soigner tout de suite, bien qu'il souffrît de douleurs de tête et qu'il eût un bras paralysé. Vendredi dernier, il se décida enfin à garder le lit, mais il refusa encore de voir un médecin, et ce ne fut que dimanche que Mme Parnell parvint à le persuader de recevoir le docteur Jowers. Celui-ci trouva le malade en fort mauvais état, et un examen attentif révéla qu'un congestionnement de foyers compliqués de désordres constitutionnels, s'était déclaré. Lundi, la fièvre augmentant, M. Parnell ne put plus supporter aucune nourriture; mardi soir, enfin, après des moments d'horribles souffrances et parfois de délire, il rendit le dernier soupir. Le mal avait empiré si brusquement que l'on n'avait encore songé à prévenir ni parents ni amis.

Pendant la dernière période de son agonie, M. Parnell n'a pu prononcer une syllabe. Il ne paraît pas, jusqu'ici, qu'il ait laissé à ses partisans des instructions politiques ou autres; quand il a eu connaissance de son état, il était déjà trop faible pour pouvoir s'occuper de rien.

Dublin, 8 octobre.

A la nouvelle de la fin imprévue de M. Parnell, les Irlandais, reconnaissant des immenses services qu'il leur a rendus et de son infatigable dévouement à leur cause, ont semblé oublier tous les dissentiments, pardonner toutes les erreurs. A Dublin, les magasins ont été fermés, tout trafic a cessé et la population a pris le deuil.

Les bruits les plus contradictoires circulent au sujet des causes de la fin de M. Parnell. Comme il arrive toujours, certaines personnes ne veulent pas admettre qu'une mort si imprévue ait été naturelle.

Londres, 8 octobre.

En appréciant les conséquences que va produire sur la politique générale de la Grande-Bretagne et les affaires d'Irlande la mort de M. Parnell, la plupart des journaux anglais expriment, avec des nuances différentes, l'opinion que cet événement, loin de nuire à la cause du *home rule*, lui sera plutôt favorable.

Les organes libéraux, qui depuis les procès O'Shea n'avaient cessé de soutenir que la carrière politique de M. Parnell était terminée, se contentent de dire qu'il n'y a à peu près rien de changé.

Le *Standard* découvre un peu tardivement les qualités incomparables du défunt, et dit que le « roi sans couronne » mort, la division va se mettre parmi les Irlandais.

En lisant entre les lignes, on découvre facilement, derrière la réserve des libéraux, un véritable soulagement, et, derrière la confiance apparente des conservateurs, une certaine anxiété.

Quant aux Irlandais eux-mêmes, ils sont, dans les deux camps, tout à la douleur d'avoir perdu l'homme qui a peut-être le plus fait pour eux; ce n'est que dans quelques jours que leurs chefs arrêteront la nouvelle ligne de conduite à suivre.

Londres, 8 octobre.

M. Mac-Carthy, interviewé par le correspondant du *New-York Herald*, estime qu'à la suite de la mort de M. Parnell la réconciliation s'effectuera prochainement entre les deux fractions du parti irlandais. M. Mac-Carthy ne doute pas que la mort de M. Parnell ne cause d'universels regrets en Irlande.

M. Michel Davitt, actuellement à New-York, interviewé également, croit que la direction du parti sera confiée à M. Dillon.

Le pape à Rome.

Rome, 8 octobre.

Les radicaux ont engagé sur tous les points, avec un ensemble et une soudaineté surprenants, une vive campagne pour l'abolition de la loi des garanties. Il n'est guère probable que ses promoteurs réunissent une majorité au Parlement, mais ils mettront le gouvernement dans une situation assez délicate. Des maintenant, il prend garde d'être accusé de froideur, et son organe, *l'Opinione*, déclare que « l'Italie s'est engagée devant le monde à protéger le pape, mais que le monde reconnaît volontiers que l'Italie n'est pas obligée de protéger le prétendant. »

M. Rodolphe Rossi, député de Bologne, a déposé à la présidence de la Chambre une demande d'interpellation ainsi conçue :

« Le soussigné demande à interpellier le président du conseil des ministres, les ministres de la justice et de l'intérieur, sur les incidents du pèlerinage, afin de savoir si le gouvernement entend, et dans quelles conditions, écarter les causes politiques qui permettent l'abus de la religion en encourageant la superstition et le fanatisme clérical au détriment de l'intégrité et de la sûreté de l'Etat. »

Il demandera en outre si le gouvernement croit le moment venu de prévenir le retour d'offenses ultérieures à la patrie, soit en adoptant une politique religieuse s'inspirant du principe de la liberté de conscience, soit en abrogeant la loi des garanties et certains articles de la constitution. »

Un changement de règne.

Stuttgart, 8 octobre.

La mort du roi Charles de Wurtemberg met en deuil la famille royale d'Angleterre (les ducs de Teck étaient ses neveux), la famille impériale de Russie, la famille impériale d'Autriche et la famille Bonaparte. Les princes Louis et Victor sont en effet alliés à la famille royale de Wurtemberg. La mère du prince Napoléon était la princesse Catherine de Wurtemberg, sœur du grand-père du roi qui vient de mourir. Elle était née le 21 février 1783, avait épousé, le 23 août 1807, le prince Jérôme et mourut le 28 novembre 1833. Le roi de Wurtemberg était donc cousin au troisième degré du prince Napoléon.

Le corps du roi a été mis dans un cercueil en chêne recouvert de velours rouge; on l'a enseveli dans son uniforme de général. Un service divin a eu lieu, puis le cercueil a été placé dans le sarcophage.

L'empereur Guillaume sera attendu à la gare à 9 heures, ce soir, par le roi et les ministres et fonctionnaires.

Le général de Walkern, commandant du troisième corps d'armée, sera attaché à la personne de l'empereur pendant son séjour à Stuttgart.

On attend dans la soirée le grand-duc de Bade, le grand-duc Michel-Nicolasievitch, frère de la reine Olga, le grand-duc Nicolas, l'archiduc Frédéric, le duc Philippe de Wurtemberg.

Un avis officiel annonce que les funérailles commenceront à dix heures demain par un service divin devant le catafalque; puis le cortège se mettra en marche pour se rendre à la chapelle du Vieux-Château, où l'oraison funèbre sera dite par le prédicateur de la cour. Le cercueil sera ensuite déposé dans le caveau récemment construit.

Depuis 3 heures, une foule immense n'a cessé de défiler devant le sarcophage contenant les restes du roi.

Le prince Henri de Prusse est arrivé à 5 heures.

Berlin, 7 octobre.

L'empereur a adressé à Guillaume II de Wurtemberg un télégramme de condoléances dans lequel, après lui avoir exprimé ses regrets de la mort d'un des fondateurs de l'empire allemand, d'un compagnon de son grand-père, il l'assure de son amitié la plus chaleureuse et de son profond attachement.

Le roi lui a répondu en disant qu'il croyait pouvoir, avec l'aide de Dieu, remplir ses fonctions pour le plus grand bien de la patrie allemande et de son pays. « Avec une profonde conviction, ajoute-t-il, je resterai fidèlement attaché à l'empereur et à l'empire, comme je suis resté, depuis des années, fidèle à l'armée allemande, en qualité d'un de ses membres. »

Potsdam, 8 octobre.

L'empereur est parti ce matin à 7 h. 43 par train spécial de la station de Wildpark, pour assister, à Stuttgart, aux obsèques du roi; il était accompagné des généraux de Wittich et de Hahnke, de deux aides-de-camp et du comte d'Eulenberg, grand-marshal de la cour. L'empereur a emporté une grande couronne de laurier avec nœud de ruban blanc. L'impératrice a accompagné l'empereur à la gare.

En Hongrie.

Budapest, 8 octobre.

Il y a quelque temps le ministre du commerce et des voies de communications, M. Baross, adressait à tous les chefs de service des chemins de fer de l'Etat hongrois une circulaire leur enjoignant de veiller à ce que leurs employés n'eussent aucun rapport avec le journal *Magyar Hirlop* dont la vente était interdite dans toutes les gares du réseau. Le *Magyar Hirlop* a protesté contre cette mesure, et une partie du public a pris parti pour le journal. Quand M. Baross est arrivé, hier, devant la porte d'entrée du Parlement, une centaine de jeunes gens, groupés le long de la grille du jardin qui fait face à la Chambre, ont accueilli le

ministre par des sifflets et des cris de : « Démission ! Démission ! » Pour bien marquer le caractère personnel de cette manifestation, les mêmes jeunes gens ont acclamé d'autres ministres : MM. de Szapary et Wellerlé, et même l'ancien ministre M. Coloman Tisza.

Dans la soirée, les manifestants, un peu plus nombreux, ont voulu se rendre à Bude pour contester leurs démonstrations devant le palais du ministre du commerce. Mais la police avait barré le pont et ils n'ont pu passer. Ils se sont rabattus alors sur le Club libéral et ont fait mine de se diriger vers la rédaction du *Magyar Hirlop* pour lui faire une ovation; des agents de police sont intervenus et le cortège a été rapidement dispersé.

Interpellé au sujet de sa circulaire par un député de la gauche, M. Baross a répondu que le *Hirlop*, non content d'attaquer l'administration des chemins de fer, ce qui était son droit, excitait les employés et le personnel roulant à la désobéissance, ce qui pourrait avoir les conséquences les plus funestes pour la sécurité des voyageurs. En outre, le *Hirlop* avait promis des primes pour la communication de documents administratifs confidentiels. En interdisant les gares de son réseau au *Hirlop*, le ministre n'a pas voulu attenter à la liberté de la presse; il a usé du droit qui a tout maître de maison d'écarter tout ce qui pourrait porter le trouble et le désordre dans son intérieur.

INFORMATIONS DIVERSES

— Le comte Léon Tolstoï est un chef d'école. Beaucoup d'écrivains se réclament de lui. Le nombre de gens de lettres disposés à imiter l'exemple qu'il vient de donner ne sera cependant pas légion : l'illustre écrivain publie une déclaration d'après laquelle il autorise tous ceux à qui cela peut convenir de publier et de traduire ses œuvres, renonçant ainsi à tous ses droits d'auteur.

— La littérature russe vient de faire une perte cruelle : Ivan Gontcharoff, mort à Saint-Petersbourg, le 27 septembre, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, était avec Léon Tolstoï, le dernier survivant de l'illustre pléiade littéraire, dont le chef fut Pouchkine. Il a beaucoup écrit; plusieurs de ses œuvres ne laisseront aucune trace dans l'avenir, mais il en est une qui restera et qui, à elle seule, suffit pour lui assurer l'immortalité. C'est *Obolomov*, œuvre longuement mûrie, maintes fois remaniée, où il a su traduire fidèlement les vagues aspirations et peindre avec de vives couleurs le caractère ondoyant et divers, indolent mais bon enfant de la race slave.

Les chemins de fer en Espagne.

On nous écrit de Madrid, le 5 octobre :

Depuis quelques jours, les malheurs des mondes et les traits de courage de ces deux jeunes filles qui, habillées en hommes, ont opéré de nombreux sauvetages, refusant toute récompense, si ce n'est la grâce de leur père en prison, ont fait place à la sympathie pour les victimes de la catastrophe de Burgos et à l'admiration pour le vaillant Pedro Jaca, mécanicien du train omnibus, qui, voyant fondre sur lui, à toute vitesse, un train express, ferma le régulateur, se suspendit au levier du frein, sauva la vie de tous les voyageurs confiés à ses soins, et périt seul, à son poste, victime de son dévouement.

De la charité à la colère, il n'y a qu'un pas quand il y a de la faute de quelqu'un et qu'on sait à qui s'en prendre. En présence du choc épouvantable de Burgos, le pays s'est ému à juste titre contre les compagnies et s'est mis à instruire leur procès. Les compagnies sont françaises pour la plupart, mais à l'exception de celles qui exploitent les réseaux français, elles ont ici les coudees franches et font à peu près ce qu'elles veulent. Le matériel est détestable, le personnel insuffisant et souvent incapable. A Burgos, c'est un jeune homme de dix-huit ans, sans appointements, qui a été la cause première de la catastrophe. Le mécanicien du train express, obligé de faire le métier de chauffeur, attendu que celui qu'on lui avait adjoint à la hâte comme tel ne connaissait ni la ligne ni son service, n'a aperçu devant lui un autre train que lorsqu'il était déjà trop tard.

On a eu beau ordonner aux compagnies d'introduire sur leur matériel des freins automatiques, — le dernier décret est du 21 novembre 1888, — la loi est demeurée lettre morte. Les compagnies disposent d'influences trop puissantes. Il n'y a guère de personnalité politique qui ne soit membre du conseil d'une compagnie avec un traitement de 4500 à 16,500 francs. Comment lutter avec ces hommes ? Le moment serait venu pour les représentants de la nation de prouver au pays incrédule qu'ils ont réellement à cœur l'intérêt général.

L'un des ministres a supprimé, il y a quelques mois, tout un corps de commissaires des chemins de fer chargés d'en surveiller le fonctionnement. Il est probable qu'il avait des raisons pour cela et de bonnes raisons. Malheureusement on a pu voir un beau jour que le ministre était lui-même membre des conseils de diverses compagnies, et là-dessus le public de prétendre que le ministre n'avait eu d'autre but que de plaquer aux compagnies en les délaissant de censeurs gênants et en supprimant une dépense qui alourdissait leur budget.

Quant à la sécurité de nos lignes, voici un fait très récent, mais pas nouveau du tout, qui en donne une

idée : Avant-hier 3 octobre, à 7 heures du soir, le Dr Casimiro Espinosa, sous-inspecteur de la compagnie du Nord, partait de Madrid pour affaires du service, dans un compartiment réservé. Au départ du train il se tenait à la portière, prenant congé de quelques amis. A peine venait-il de les perdre de vue et s'était-il retourné qu'un individu fond sur lui et lui demande la bourse ou la vie. M. Espinosa se lance à la fenêtre et crie au secours. Quelques coups de poing l'ont écarté, bientôt réduit au silence. A Pozuelo, la première gare, les gémissements de la victime furent entendus, mais le brigand s'était esquivé.

Comment se fait-il, dira-t-on, qu'on n'ait rien vu dans les compartiments à côté et à travers la petite lucarne vitrée ? Pourquoi le sous-inspecteur n'a-t-il pas essayé de casser cette petite vitre ou de tirer la sonnette d'alarme ? Tout simplement parce que nos compartiments n'ont pas de lucarnes qui permettent de voir ce qui se passe à côté et parce que nous trains manquent absolument de sonnettes d'alarme. Le reste est à l'avenant.

CONFÉDÉRATION SUISSE

La foire de Bulle.

Bulle, 8 octobre.

La foire de Bulle est, avec celle d'Erlenbach, la plus importante de la Suisse occidentale pour le commerce du bétail. Aucune autre ne peut rivaliser avec elle, ni Cossonay, dans le canton de Vaud, ni Saingnégier, dans le Jura bernois, qui sont cependant des marchés très courus. On vient à Bulle de toute la contrée avoisinante, et aussi de Berne, de Neuchâtel, de Genève, d'Alsace et même du fond de l'Allemagne. D'année en année, cette vogue s'accroît.

Nous parlons de la foire de Bulle; il faudrait parler des foires, car il y en a plusieurs : une par mois. Mais elles sont loin d'avoir toutes la même importance. Les plus fortes de beaucoup sont celles d'automne — celle de la Saint-Denis en premier rang — et celle du mois de mai. Rien ne peut donner une idée de l'animation qui règne à Bulle dans ces grandes journées. C'est un spectacle à voir. Il est de nature à intéresser non seulement les agriculteurs et les éleveurs de bétail, mais toute personne ayant le sens du pittoresque, le goût de la nature et un faible, peut-être, pour ce qui est plantureux, robuste et sain.

La foire de la Saint-Denis était fixée officiellement, cette année, aux 7 et 8 octobre. Mais, selon la coutume, elle a commencé deux jours plus tôt. Lundi et mardi déjà, acheteurs et vendeurs étaient venus en nombre et il s'était conclu, avant l'ouverture officielle, beaucoup d'affaires. De sorte que lorsque nous sommes arrivés à Bulle, mercredi de bonne heure, le marché, engagé depuis l'avant-veille, battait son plein.

Le champ de foire, placé non loin du centre de la ville, ressemble à tous les champs de foire : des rangées de barrières solidement fixées sur des poteaux, et à ces barrières des taureaux, des génisses et des vaches attachées en longues files, les têtes se touchant. Mais ce champ, quoique très vaste, ne peut recevoir qu'une partie du bétail offert en vente, la moitié tout au plus. L'autre moitié refoule dans les rues, dans les cours, sur les trottoirs, partout où il y a un semblant de place, ou demeure parqué dans les grasses prairies qui s'étendent à droite et à gauche de la route, jusqu'à la Tour-de-Trême. Ces prés, divisés en petits enclos munis de cloisons provisoires, sont loués aux vendeurs de bétail qui s'y installent, pour la durée de la foire, avec tout leur troupeau. L'herbe est très abondante et suffit amplement aux besoins de deux ou trois jours; il n'est pas question d'autre nourriture ni d'étable; une cuve pour abreuver, c'est tout ce qu'il faut pour que le campement soit complet. Ce système est à la fois économique pour le vendeur et avantageux pour le propriétaire du sol, qui retire de sa troisième herbe — le *repas*, comme on l'appelle là-bas — un très beau prix. La location est généralement de 1 fr. 50 à 2 fr. par jour et par tête de bétail.

Parcourons le champ de foire et les prés qui le contiennent. Quelle animation et quels jolis tableaux !

Pour le bétail, c'est, sur un fond blanc, toute la gamme des rouges et des noirs. Les deux grandes races rivales sont ici mélangées : la race fribouloise, pie-noir, et la race simmenthal, pie-rouge. La seconde a des échantillons de toutes les nuances; du blanc presque pur

elle passe au fauve clair, au froment, au rouge vif et au brun. L'autre est plus stable; le noir ne varie guère. Mais il y a eu des croisements, et les « bouchardages » sont nombreux. On rencontre, sur un manteau rouge ou brun, des stries noires, des taches mal définies, des museaux noirs, du noir dans les oreilles, tout ce qui ferait impitoyablement refuser une prime aux concours de races pures ou une inscription aux *heard-books*. Du reste, une foire n'est pas un concours et les marchands ont en général d'autres soucis que la pureté des races.

Vers les barrières, le bétail est trop serré pour qu'un profane ait grand plaisir à l'examiner longtemps. Allons voir les enclos; nous y trouverons de l'air, de l'espace et de la vie.

Voici des mères-vaches majestueuses, le corps rond et allongé, les mamelles pendantes, la démarche posée et grave, comme il convient à des matrones de leur rang; presque toutes portent la grosse sonaille ou l'énorme toupin avec le large collier de cuir, uni ou rehaussé d'ornements de laiton et de découpages rouges. Voici les jeunes taures, pimpantes, les formes plus grêles, la tête plus fine, avec de jolies cornes effilées et recourbées en avant.

Voici les génisses, folâtres et gauches, l'air ahuri, le poil mal lissé, — et les taurelles à la tignasse frisée, — et les taureaux, un peu plus vieux, déjà lourds et solidement musclés, mais d'aspect encore bonasse et d'allure pacifique. Tout cela broute, rumine, se démené, entame des semblants de combat, saute les barrières, s'échappe, revient, — ou bien, les yeux curieux, vous regarde passer, ou, les yeux vagues, rêve à d'insondables choses. Ajoutez à cela un décor de forêts et de montagnes jaunissant sous les premières atteintes de l'automne, le Moléson à droite; à gauche, la Dent de Broc, d'où monte la fumée d'un feu de charbonniers, Brenlaire, Follières, les Vanils; au centre, Gruyère et son château, et vous jugerez de l'intérêt et de la beauté du spectacle. On resterait là des heures.

Tout à coup un enclos se vide; le troupeau est vendu ou on l'emmène ailleurs. Les vaches, impatientes, se bousculent; chacune veut passer avant sa voisine. Les clochettes sonnent à toute volée; c'est pendant un instant un assourdissant tintamarre. Mais, sur la route l'ordre se fait. La plus belle des « sonnaillères » prend les devants, et les autres suivent, deux par deux ou trois par trois. En tête marche le maître du troupeau, ses deux enfants, à ses côtés : à droite, le garçon, en coquet costume de « boubo », petite veste et culotte de velours noir bordé de rouge, bas rouges, la « cape » de vacher crânement plantée sur le chef; à gauche, la petite fille, en robe rose, bas noirs, mitaines noires, chapeau à rubans roses. Cette mise en scène est, nous dit-on, le fait d'un gros marchand, né malin, qui attire ainsi l'attention sur sa marchandise. Même à la foire de Bulle, un peu de réclame ne nuit pas.

Suivons le cortège et rentrons en ville, non sans admirer, chemin faisant, la placidité avec laquelle modestes les vaches se constituent en obstacle à la circulation publique. En voici une qui va se mettre en travers de la poste qui s'avance. Si vous croyez qu'elle va bouger ! Que messieurs les employés fédéraux prennent le large ! Une autre va fourrer son museau humide dans un élégant cabriolet qu'un avocat lausannois de notre connaissance conduit prudemment, au tout petit pas, sur la route encombrée. D'autres pénètrent dans les allées des maisons et s'y comportent absolument comme chez elles. Personne ne s'en émeut; il est entendu que pendant ces jours de foire la race bovine est maîtresse de la rue et y exerce tous les droits, y compris le droit de barricade.

Entre 9 et 10 heures, l'animation est à son apogée. Beaucoup de marchés sont déjà conclus et de longues files d'animaux s'en vont du côté de la gare. Néanmoins, vendeurs et acheteurs discutent encore avec activité. On se rassemble autour des belles pièces, on tâte, on mesure, on suppute les poids, on presse le pis des vaches laitières, on appelle les passants en consultation.

Parmi les acheteurs, les maquignons juifs, très nombreux, se reconnaissent de loin à leur houppelande jaune ou grise, à leur longue blouse et à leur profil en bec d'aigle; presque

taciturne, et les années s'étaient ainsi passées, silencieuses et très rapides. Il avait pour sa mère une infinie tendresse, sachant que la pauvre femme, depuis son veuvage, ne vivait que pour lui; mais il ne pouvait, pour l'initier à ses angoisses intimes de travail, lui dire : « Je ne suis pas sûr de moi, ton fils ne sera peut-être qu'un raté comme il y en a tant ! » Elle aurait souffert, et n'aurait pas compris.

Qu'elle comprenait difficilement c'était la vie de reclus que menait ce grand garçon bien portant, qui savait très bien, à l'occasion, être gai, un peu fou, comme par une détente subite. Il est vrai qu'il passait beaucoup de temps à Paris tandis qu'elle vivait toute l'année à la campagne. Mais il venait l'y voir souvent, même en hiver, et lui consacrait presque toujours l'été entier. Il s'enfermait alors du matin au soir dans son cabinet de travail. Elle le voyait aux repas et parfois elle l'entraînait faire une promenade; mais c'était tout. Et ce genre de vie semblait lui convenir parfaitement; il était même gai, et causait avec elle à cœur ouvert.

Naturellement, Mme d'Ance! rêvait de le marier. Sa voisine Marthe Levasseur était, selon elle, la bonne Mme Despois, selon bien d'autres encore, la femme idéale qu'il fallait à ce garçon sérieux. Robert, pendant des années, n'avait pas voulu entendre parler de mariage. Un triste cadeau vraiment à faire à une femme qu'un mari tout poussiéreux au contact de vieilles archives, de papiers jaunies ! Puis, chaque fois qu'il revoyait Marthe un peu intimidée, il convenait que celle-ci, en effet, ne ressemblait pas aux jeunes filles ordinaires, avides de plaisir, folles de luxe et de mouvement. L'aveu de Marthe pour le mariage de convenance, son refus obstiné de se « laisser marier », sa sauvagerie, tout cela, à mesure qu'il y réfléchissait, finissait par intéresser Robert.

(A suivre.)

la tranquillité un peu somnolente du vieux château. Il lui faut du mouvement, du bruit, de l'imprévu; ce n'est pas une contemplative, certes, et son enthousiasme pour la campagne serait vite épuisé si, pour elle, la campagne ne représentait pas autre chose que les soins d'une basse-cour, les travaux des champs, ou même le jardinage. Elle n'a rien de la paysanne. En revanche, la vie de châtelaine lui agréait parfaitement, du moins pour le moment. Mme d'Ance! la prise en affection, de suite — comme tout le monde du reste — et comble avec elle des parties à Trouville, des chevauchées jusqu'à la forêt de Touques, des sauteries, que sais-je encore ? Robert se trouve connaître un certain nombre de jeunes gens des environs et des différentes stations de bains de mer, et ces jeunes gens vont droit à ma petite sœur comme les papillons à la lumière. Ce quelque chose qui attire, ce don mystérieux qui ne tient même pas à la beauté, ce charme particulier de la femme éternellement adorée, cette chose enfin que je n'ai pas, elle la possède à un degré qui fait presque peur. Les paysans, qui respectueusement ne saluent, se retournent pour la regarder; les animaux eux-mêmes s'abaissent et se magnétisent curieux qui est en elle, les oiseaux ne s'envolent pas à son approche, les chiens mendent ses caresses. Partout, et pour tous, elle est la souveraine, l'être aimé, adoré. Je ne sais si elle a pleinement conscience de son pouvoir; elle en est certainement heureuse, elle en joue un peu, en véritable enfant. Si, par hasard, elle semble tentée d'en abuser — cela lui arrive avec le capitaine Bertrand, par exemple — et si je lui fais un brin de morale, elle se jette dans mes bras, me jure qu'elle sera sage à l'avenir. Elle est de ces pénitentes qui, grâce à une confession passée, sûres de l'absolution à venir, continuent à pécher avec une désinvolture parfaite. Elles s'y croient presque autorisées.

« Mais elle est si enfant, ma petite Edmée ! si affectueuse, si pleine de reconnaissance pour la tendresse que je lui prodigue, si caressante aussi ! comment ne pas tout lui pardonner ? Tante Rélie m'a dit, l'autre jour, à ce propos : « Caressante ? Oui, certes; » ma chatte aussi, seulement elle se caresse à moi, » ce qui est tout différent. C'est bien comme cela qu'Edmée te caresse, va ! » Malgré cette sévérité de jugement, tante Rélie se laisse tout de même prendre aux enchantements de la magicienne. Je ne crois pas Edmée extraordinairement intelligente, je doute que les grands problèmes du bien et du mal sur la terre, de l'immortalité de l'âme ou même de la question sociale, aient jamais troublé son sommeil d'enfant. Mais pour les choses de la vie elle est très fine. Puis, elle veut être aimée de tous et toujours, et elle a mille façons d'arriver à ses fins. Elle a de suite flairé en tante Rélie une nature d'artiste qui, à défaut de crayons et de couleurs, fait avec son aiguille de pures merveilles. Edmée sait peut-être ourler un mouchoir et encore n'en suis-je pas bien sûre, mais elle a demandé avec un sérieux imperturbable à ma tante de l'initier aux secrets de cette broderie délicate et compliquée dont elle fait des draperies, des meubles entiers, des choses exquises, trop belles à mon gré pour qu'on ose carrément s'en servir. Il a fallu montrer à cette novice enthousiaste les vieilles chassubles, les ornements d'église ramassés à grande peine chez les brocanteurs : « Seulement, s'écria-t-elle, vous n'en direz rien à M. le curé, lui qui admire naïvement ce que je fais, s'il pouvait se douter ! » Et la petite de répondre gravement : « Ce serait trahir le secret professionnel, puisque j'aspire à être votre élève ! » Tante Rélie, quand elle se met à douter de quelque chose, a une façon toute particulière de renifler; elle renifle un peu bruyamment en marmottant : « Ce petit masque se moque de moi. » Mais le

« petit masque » sage comme une image s'appliqua pendant une grande heure à apprendre un point, tout en causant d'une façon très sensée. Je tenais un livre à la main pendant la séance et j'avais peine à garder mon sérieux. La sévérité de ma tante fondait, fondait à vue d'œil. Cette heure de patience aura plus fait pour la cause de « l'intruse », comme elle l'appelle encore, que les démonstrations les plus vives. Il est vrai que, l'heure écoulée, Edmée serra son ouvrage dans un petit nécessaire de luxe — un peu utile naturellement — puis dit gentiment : « Viens, Marthe, veux-tu ? Nous irons courir dans le parc; ma » sagesse est encore dans sa plus tendre enfance, il faut savoir la ménager... » Tante Rélie haussa les épaules, mais elle eut pour son élève un sourire plein d'une maternelle indulgence. Un peu plus et elle sera gagnée, elle aussi !

IV
D'après toutes les prévisions, Robert d'Ance! était destiné à une vie de désœuvrement et de folies. Fils unique de veuve, maître très jeune d'une jolie fortune, rien ne le poussait vers les études graves ou les grandes ambitions. Heureusement pour lui, à l'âge des passions, il se sentit surtout attiré vers les choses de l'esprit. Eleve de l'école des Chartes, il se distinguait de bonne heure parmi tous ses condisciples; de plus, il se spécialisa, ce qui est le signe d'une véritable vocation. L'histoire l'attirait particulièrement et, dans l'histoire, il se cantonna. Il conçut, très jeune, l'idée d'un ouvrage qu'il devait intituler : *Histoire des ducs de Savoie au XVII^e et au XVIII^e siècles*, et pour lequel il lui fallait d'innombrables recherches, des années de travail. Il apprécia alors cette aisance qui lui permettait l'étude désintéressée, les voyages, les recherches minutieuses, toutes choses que les pauvres diables, obligés de gagner leur vie, sont bien forcés de s'interdire.

tous, d'ailleurs, parlent ce charabia allemand qui les dénote au premier mot. L'un d'entre eux, un vieillard de haute taille, avec des favoris blancs à la Jules Ferry, frappe par sa grande allure. Quel beau modèle pour un peintre ! Les autres acheteurs sont des marchands du pays ou des campagnards, vaudois pour la plupart.

Les vendeurs sont en grande majorité du type fribourgeois ou bernois. Ils portent la blouse bleue, le pantalon de grisette, de laine ou de drap foncé, et le feutre mou à bords rabattus. Quelques-uns ont encore un couvre-chef national qui se fait rare : le chapeau blanc de fine paille de Gruyère avec le ruban noir à tout petits plis verticaux et la demi-croix de même confection. Des vachers accompagnent les grands troupeaux, non pas des vachers d'opéra-comique, mais de solides gailards en habit de travail, les bras nus fortement balisés sortant des manches courtes de la veste d'étoffe grossière. Ici et là, des « boubos » authentiques, moins bichonnés que celui du marchand, mais l'air singulièrement décalé et crâne, leur aident.

Une chose nous a étonnée dans ce spectacle attrayant dont nous ne parvenons à donner qu'une idée bien ternie, c'est l'absence de photographes. Comment se fait-il qu'aucun d'entre eux n'ait été tenté de venir à Bulle ? De nos jours, on peut s'attendre, quoi qu'on fasse, à voir cinq ou six appareils braqués sur soi. L'honorable confrérie des photographes amateurs déploie une activité féconde. Elle est avide de nouveautés. En voici une toute trouvée. Comment donc ! on photographie dans toutes les postures les hommes marquants, politiques, assassins ou histrions, Paulus, Eyraud et Boulanger, et on ne photographierait pas les vaches gruyériennes ? Ce sont de bien plus belles bêtes.

Fait caractéristique : en dehors du bétail, la foire de Bulle n'est rien, du moins elle n'est rien le mercredi. Quelques étalages de clochettes, de cordes ou de licols, les innétables brioches et les marrons ; c'est tout. Hors du champ de foire, une tranquillité absolue. L'occident de la ville est désert. Vous pouvez en faire le tour et monter sur la terrasse de l'église pour revoir la pierre tombale du « Pauvre Jacques » de madame Elisabeth de France, sans vous douter autrement que par quelques vagues tintements que tout un monde s'agit à quelques pas de là.

Voici maintenant de la statistique et des renseignements à l'usage des agriculteurs.

La foire de la Saint-Denis de 1891 comptera parmi les plus réussies des grandes foires de Bulle. On estime à 3000 le nombre des pièces de bétail qui y ont figuré. Plusieurs centaines de têtes se sont déjà vendues lundi et mardi et ont été immédiatement emmenées. C'est ainsi qu'ont procédé par exemple les marchands vaudois qui achetaient en vue de la foire de Cossonay, fixée à jeudi, et les marchands étrangers qui tenaient à du bétail de premier choix. La fine fleur du marché était enlevée dès mardi soir ; le lendemain, les transactions sont devenues moins actives. Ce mode de faire tend à se généraliser. Les amateurs feront donc bien de prendre note que le jour important de la foire de Bulle est désormais la veille du jour d'ouverture. Au Salon, on dirait le vernissage.

Les prix se sont maintenus hauts. Le bétail de qualité s'est vendu très cher au début. Mardi, 700 à 900 francs pour une vache ou une bonne génisse de deux ans était la règle. Un acheteur de Silésie s'est constitué une collection de douze têtes dans les prix de 800 à 1400 francs. Mercredi il y avait moins de choix et les prix ont baissé ; on a payé 500 à 600 francs en moyenne pour du bétail courant. Les bons taureaux d'un an et demi se sont cotés autour de 500 francs ; les taureaux plus jeunes et de moindre qualité, 200 francs en moyenne. Il faut naturellement excepter de ces normes, dans toutes les catégories, des bêtes exceptionnelles qui ont atteint des prix beaucoup plus élevés, véritables prix d'amateurs.

Il s'est conclu beaucoup de marchés. Les deux tiers, peut-être les trois quarts des bêtes amenées à la foire se sont vendues. La gare a fait dès lundi de très nombreuses expéditions. Mercredi soir, elle avait enregistré 132 wagons et 1039 pièces de bétail ; ces chiffres se seront notablement accrus jeudi. Il est parti en outre,

à pied, sur les routes de Fribourg et de Vevey, une quantité de bétail au moins égale à celle qui a été expédiée par les trains. Si l'on additionne ces deux chiffres, on arrive à un total considérable.

A prendre les choses en bloc, l'état du bétail était généralement satisfaisant. Le mois de septembre a été très favorable aux alpages et les troupeaux en ont grandement profité ; l'embonpoint de la plupart des bêtes en témoignait. Quant aux qualités de fond, on peut dire que la foire présentait un bel ensemble et qu'il était facile de faire un bon choix, surtout parmi les vaches et les génisses. Les taureaux et les taurelles étaient, sauf exceptions, de moins bonne qualité ; beaucoup de petits taureaux, amenés du canton de Berne, semblaient absolument impropres à l'élevage et ne pouvaient guère être utilisés que comme bœufs de travail.

Les deux races, tachetée noire et tachetée rouge, étaient représentées dans la proportion d'un quart pour la première et trois quarts pour la seconde. On peut constater que les croisements diminuent et que la ligne de démarcation entre les deux races tend à s'accentuer. Le canton de Fribourg a déjà un bon nombre d'écuries franches, c'est-à-dire d'écuries dans lesquelles on n'élève ou n'admet que l'une ou l'autre couleur. Les syndicats d'élevage, récemment constitués, accéléreront ce travail de sélection.

D'où vient le bétail amené à Bulle et où va-t-il ?

Nous avons posé cette question à deux personnes très compétentes, possédant une longue habitude de la foire, et voici ce qu'elles nous ont répondu :

Le bétail provient, pour la plus grande partie, du district de Bulle lui-même. Les appoints sont fournis, en première ligne par le Pays-d'Enhaut vaudois et le territoire de Gessenay, en seconde ligne par la région bernoise au-delà de Bellegarde, et, pour une fraction très minime, par les marchands venant d'un peu partout. C'est en somme le bétail fribourgeois qui alimente la foire.

Les débouchés ordinaires sont : 1° le canton de Vaud ; 2° Genève, Neuchâtel et Berne ; 3° l'Alsace et l'Allemagne.

Le gros de Vaud s'approvisionne en masse à Bulle. Il achète surtout du bétail d'hiver, qu'il revend au printemps et qui revient, pour une bonne part, à son lieu d'origine. Genève, Neuchâtel et le bas pays bernois font des achats de toute espèce. Les marchands alsaciens, les « Bâlois », comme on les appelle à Bulle, achètent des vaches maigres que les brasseries engraisent et livrent ensuite au boucher. L'Allemagne fait emplette de bétail de race et de garde.

Militaire. — Les bataillons d'infanterie 28, 29 et 30, qui ont fait au Tessin leur cours de répétition de 1890 font un cours supplémentaire réduit, en octobre et novembre, pour être armés du nouveau fusil et instruits dans le nouveau règlement.

Jeûne fédéral. — On discute, dans la Suisse allemande, le transfert de la date du Jeûne fédéral au 1^{er} août. Le caractère religieux de la solennité serait conservé, et il s'y joindrait plus intimement une idée patriotique.

On annonce qu'une motion dans ce sens sera faite à l'Assemblée fédérale.

NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — La Société cantonale de protection des animaux, réunie dimanche à Berthoud, a décidé, entre autres, pour encourager les agents de police, de leur donner une prime de trois francs pour chaque procès-verbal, suivi de condamnation, contre des individus qui auraient maltraité des animaux. Les sections qui sont en fonds pourront donner davantage encore.

Une délégation de quatre membres de la Société se rendra auprès du Conseil exécutif pour le prier d'élaborer un projet de loi de protection des animaux. Trois nouvelles sections sont en formation à Saint-Limier, à Delémont et à Porrentruy.

FRIBOURG. — Les laitières du canton de Fribourg sont convoquées en assemblée générale pour demain samedi, à l'auberge des Maçons, à Fribourg, en vue de s'occuper de l'achat du lait pour 1892.

GRISONS. — Le tribunal du district de Davos avait dernièrement à sa barre trois jeunes garçons, âgés de quinze à seize ans, qui s'étaient constitués en une bande de voleurs. Armés de rossignols et de pinces-monsieur, ils n'avaient pas commis moins de

vingt-sept effractions et s'étaient emparés d'une somme importante d'argent, de vêtements, de champagne et de charcuterie. Ces jeunes malfaiteurs appartenaient à des familles très honorablement connues à Davos. Ils ont été frappés de peines variant de un à trois mois d'emprisonnement, qui seront suivis d'un internement de plusieurs années dans un établissement de correction.

CANTON DE VAUD

AIGLE. — Les fonctions de préposé aux faillites du 1^{er} arrondissement (district d'Aigle) sont mises au concours jusqu'au 20 octobre, la personne désignée précédemment pour cet emploi par le Conseil d'Etat et le Tribunal cantonal réunis n'ayant pas accepté sa nomination.

MONTRÉUX. — Nous rappelons que l'exposition de la Société suisse des aquarellistes s'ouvre après-demain, dimanche, à 11 heures, dans la salle du conseil communal du Châtelard.

CHEVREUX (Corr.) — Dimanche à 11 heures aura lieu un concert donné par l'Avenir de Lutry et sa fanfare, avec le concours de l'Echo du Forêtay. La recette sera au profit de notre joli temple, dont les frais de construction ne sont pas encore entièrement couverts.

Le but de cette fête musicale et l'excellent renom de l'Avenir, qui a su prendre une des premières places dans nos sociétés chorales et instrumentales, nous assurent un nombreux concours de public. Si le beau temps continue, cela engagera sans doute un grand nombre d'amis à prendre Chevres pour but de leur promenade de dimanche.

AUBOURN. — L'Estafette dit qu'un nouvel accident est survenu à la poudrière de La Vaux. Plusieurs personnes étaient occupées à la préparation de la poudre sans fumée, lorsqu'une partie de cette poudre prit feu subitement. Deux des employés les plus rapprochés ont eu la figure, le cou et les bras brûlés.

ROLLE (Corr.) — « Un vol considérable d'oiseaux que nous avons cru reconnaître pour des *Lavandières grises* s'est abattu hier soir, mercredi, à dix heures et demie sur la place du Port. Ces pauvres petites bêtes, surprises par la pluie froide et probablement fatiguées, n'avaient plus la force de voler et se jetaient contre les fenêtres et les verrières. On les ramassait par terre à la poignée. Malheureusement des chats en ont profité pour se régaler. »

« Le vol a dû partir ce matin à l'aube. » Plusieurs personnes ont capturé quelques-uns de ces jolis oiseaux et se sont fait un plaisir de les soigner et au matin les ont remis en liberté. Ils ont pris la direction du S.-O. »

Les journaux de Berne d'hier signalaient un vol considérable de « rois de caille » qui s'est abattu dans la soirée de mercredi à jeudi sur les fils téléphoniques qui rayonnent du bureau central de la ville de Berne.

LAUSANNE

Conseil communal. — Le Conseil communal est convoqué pour lundi prochain 12 octobre avec cet ordre du jour : Communications de la municipalité ; acquisition de l'immeuble Dreyfuss, rue Madeleine ; achèvement de la route de St-Martin à la scierie du Tunnel ; avenue reliant l'avenue Davel au chemin de Beaulieu ; pétition demandant l'établissement d'une fontaine à la Ponthaise ; dite demandant la construction d'un passage entre la route de la Ponthaise et celle des Grandes-Roches ; motion Fleury et consorts demandant la suppression du dépôt de balayures de Sébillein.

Eglise libre. — Après-demain dimanche, à 8 heures du soir, dans la chapelle des Terreaux, notre compatriote, M. Arthur de Rougemont, de Paris, parlera de l'œuvre de Mac-All et spécialement de la mission parmi la jeunesse de l'armée et des écoles.

Conférences hebdomadaires. — L'institution de conférences régulières sur des sujets littéraires, l'accès de ces conférences permis à toutes les bourses par la modicité du prix d'entrée, tel est le but que se propose M. Aug. André, lecteur à l'Université.

L'idée est excellente et mérite d'être appuyée. Voici quel est le but de M. Aug. André : convoquer régulièrement le public cultivé de Lausanne à des causeries familières, entre-mêlées de lectures sur les nouvelles littéraires du jour, afin de mettre ainsi au courant du mouvement contemporain nombre de personnes qui s'y intéressent, mais ne peuvent le suivre comme elles le voudraient.

Les œuvres des meilleurs romanciers, des poètes, des principaux auteurs dramatiques, des critiques, seront, lors de leur publication, passées en revue, et l'on s'efforcera de fournir aux auditeurs de ces *Conférences hebdomadaires* le moyen de s'orienter dans les nombreuses productions de la littérature française actuelle.

Toutes discussions religieuses ou politiques de nature à froisser les convictions des auditeurs, seront, il va sans dire, bannies des conférences. Il en sera de même de toute citation et de toute étude pouvant blesser les convenances.

Les conférences auront lieu le jeudi au Musée industriel, à 8 h. du soir. Une première série de sept séances commencera le 22 octobre.

Croix-Rouge. — La Société vaudoise de la Croix-Rouge, fondée il y a à peine une année, n'a fait que prospérer. Elle a organisé dans le courant de l'hiver dernier, à l'usage des dames, un cours de pansements et de soins aux blessés, qui a été très fréquent. Le succès de ce cours a engagé le comité de la Croix-Rouge à faire plus encore cette année-ci. Il vient de décider l'ouverture prochaine, à l'usage des hommes, d'un cours de pansement et transport des blessés. Il sera destiné aux membres de la Croix-Rouge (cotisation 2 fr. par an), ayant leur carte de légitimation pour 1891, ou disposés à la prendre pour 1892. Il ne sera perçu aucune autre finance. Les premières leçons auront lieu au commencement de novembre et les dernières à la fin de décembre.

On peut s'inscrire chez le caissier de la société M. Emile Ruffieux, place St-François, jusqu'au 20 octobre.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'utilité de ce cours. Toute personne peut se trouver obligée de donner les premiers soins à un blessé. Mais la société de la Croix-Rouge ne perd pas de vue son but principal, qui est l'organisation des secours en cas de guerre. Aussi fait-elle spécialement appel aux soldats du landsturm répartis parmi les non combattants et plus particulièrement aux infirmiers de ce corps.

Quant au cours pour dames, le comité espère pouvoir le faire recommencer à partir du 15 janvier, s'il y a un nombre suffisant d'inscriptions.

Notre feuilleton. — Après notre feuilleton actuel, *Charge d'âme*, qui aura sans doute auprès des lecteurs de la Gazette le même succès que les œuvres précédentes de Mme Jeanne Mairet, nous donnerons un roman nouveau d'Henri Gréville, *l'Héritière*, une des histoires les plus gaies et les plus attrayantes qui soient sorties de la plume de l'aimable écrivain.

CHRONIQUE VITICOLE

La vendange.

Nous continuons à enregistrer les nouvelles qui nous parviennent du vignoble.

A Rolle, ce qui frappe le plus, c'est l'inégalité entre les parcelles : telle vigne a une bonne récolte moyenne, tandis que sa voisine est extrêmement peu fournie.

La première quinzaine d'octobre aura une importance extrême. Toute belle journée est un grand bienfait. Si d'ici au 15 ou 20 octobre, — car la vendange sera aussi tardive que possible, — le soleil brille souvent on aura une très bonne qualité.

Il est à noter que les hauts ont beaucoup moins souffert des vers que les bas, où ces jours derniers on constatait en outre avec chagrin des symptômes de pourriture.

Dans les hauts, à Bongy, à Mont, à Bugnax, à Vincay, par exemple, la vigne est relativement belle et la récolte ne restera pas notablement, comme quantité, au dessous de celle de l'année dernière, tandis que la qualité sera supérieure.

Les nouvelles du Valais sont mauvaises. Le Bas-Valais est très éprouvé ; le gel du printemps a presque anéanti la récolte, et le fameux *Bois-Noir* ne se verra guère, cette année, que sur les anciennes étiquettes. A Fully et Charrat, la récolte atteindra à peine le quart d'une récolte moyenne ; beaucoup de raisins n'arriveront même pas à maturité.

A Riddes et à Leytron, les vendanges seront tristes ; plusieurs gros propriétaires récolteront à peine du vin pour leur usage.

A Ardon, Contey, Chamossin, les vignes situées à mi-côte auront un rendement médiocre ; celles de la plaine n'ont presque rien.

Sion, centre du vignoble, est assurément moins éprouvée ; on compte généralement sur la moitié d'une récolte moyenne. On pense que les marchés se traitent à 23 et 24 fr. la brante.

A St-Léonard et à la Grange, le vignoble de la plaine est terriblement maltraité ; dans la côte, la vendange sera également très médiocre.

Sierre n'a pas été non plus à l'abri des désastres du terrible hiver ; les pampres qui, chaque automne, dorment sans risquer coteaux, n'ont pas, cette année, leur coloris habituel ; les vignes ont beaucoup souffert aussi du froid, et c'est tout au plus si l'on compte faire le tiers d'une récolte ordinaire.

Saluquenen est peut-être la région la plus à plaindre ; ici, le vignoble fait peine à voir : les feuilles ont séché et les ceps dépouillés n'ont presque pas de grappes ; on peut dire que la récolte sera nulle. Les agriculteurs sont désespérés ; leurs arbres ont subi presque le même sort, tant le froid a sévi rudement dans cette contrée ; le mal arrivera à peine à maturité et bien des ménages voient avec terreur la misère à leur porte à l'entrée de l'hiver.

En résumé, nous écrivons, 1891 comptera comme une année néfaste dans les annales viticoles du Va-

lais. Espérons que 1892 sera d'autant plus féconde et réparera largement les brèches.

On évalue à plus d'un million de francs le déficit probable du vignoble schaffhouseois, du fait de la mauvaise récolte de cette année. La commune de Hallau, à elle seule, perd plusieurs centaines de mille francs.

Le ban de vendanges sera levé, pour la commune de Lausanne, jeudi prochain, 15 octobre.

A Cully, la date fixée est le mercredi 14 octobre. A Grandvaux, Riex et Epesses, le vendredi 16 octobre.

DÉPÊCHES

Berne, 9 octobre. — M. Schlatter, chimiste à la fabrique d'allumettes de Fleurier, a fait savoir au Conseil fédéral qu'il a inventé une allumette prenant feu par le frottement sur toutes les surfaces et ne portant aucun phosphore.

Rome, 9 octobre. — Le Panthéon, qui était fermé par ordre du pape, a été rouvert. On a commencé à y célébrer les offices. Les emblèmes ont été remplacés à leurs anciennes places.

Florence, 9 octobre. — Les travaux de la commission géodésique internationale ont commencé hier soir.

Le général Ferrer a été élu président. Le professeur Hirsch, de Neuchâtel, vice-président.

Christiania, 9 octobre. — Sur 114 élections au Storting norvégien, 74 résultats sont connus.

Jusqu'à présent sont élus 49 députés de la gauche, 13 modérés, 10 députés de la droite, 2 douteux qu'on peut ranger parmi la gauche ou dans le parti modéré. Les mêmes cercles électoraux étaient représentés jusqu'à présent par 35 députés de gauche, 22 modérés et 17 députés de droite.

Le résultat se dessine donc comme un grand succès du parti démocratique norvégien, hostile à la Suède, actuellement aux affaires avec le cabinet Sten.

Londres, 9 octobre. — Les obsèques de Parnell seront célébrées à Dublin dimanche.

Le corps sera transporté demain dans cette ville.

Dans l'élection de la circonscription nord-est de Manchester, sir James Fergusson, soumis à réélection par le fait de sa nomination de ministre des postes, est confirmé par 4058 voix. M. Scott, candidat gladstonien, en obtient 3908. Le gouvernement reste vainqueur, mais l'opposition a gagné un terrain considérable depuis les élections générales.

Marselle, 9 octobre. — Au banquet offert hier soir aux ministres par la municipalité, M. de Freycinet a montré que la République repose sur des bases inébranlables et redevient un facteur de l'équilibre européen. Il faut, au dedans, résoudre les problèmes sociaux. L'amélioration du sort des humbles doit être la tâche dominante de la République. Nous y travaillons. (Applaudissements.)

M. Bulls, bourgmestre de Bruxelles, parlant après M. de Freycinet, se dit autorisé à démentir le bruit d'un traité secret entre la Belgique et l'Allemagne.

Ed. Fehr, éditeur.

REVUE CHRÉTIENNE. Sommaire de la livraison d'octobre 1891 : R. Allier. Les conditions morales d'une renaissance religieuse. — F. Puaux. La Suède et la révolution de l'Édit de Nantes. — Stevenson. Prière et travail. — D. Bourchessin. Les origines du pessimisme dans la Société et les lettres françaises. — Ad. B. Elisabeth. Barrett Browning et Robert Browning. — C. Corvoren. Lettres d'Allemagne. — F. Puaux. Revue du mois.

Bureau pour la Suisse : H. Mignot, éditeur, Lausanne.

La livraison d'octobre de la Bibliothèque universelle contient les articles suivants : La graphologie, par M. Auguste Glatton. — Deux frères. Nouvelle, par M. Adolphe Ribaux. (Sixième et dernière partie.) — Les développements de la navigation transatlantique, par M. G. van Mynden. — A travers le Caucase. Notes et impressions d'un botaniste, par M. Emile Levier. (Sixième et dernière partie.) — Poètes anglais contemporains : Robert Buchanan, par M. Léo Quessel. — Fleur de mauve. Nouvelle, par M. Philippe Monnier. — Variétés. Poésie et révolution, par M. Henri Warnery. — Les femmes en politique, par M. Arthur de Clapartede. — Chroniques parisiennes, allemandes, anglaises, russes, suisses et polonaises. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau de la Bibliothèque universelle : rue Grand-St-Jean, 2, à Lausanne (Suisse).

REVUE DE FAMILLE (rue de la Chaussée-d'Antin, 8, Paris).

Sommaire du numéro du 1^{er} octobre 1891 : M. Jules Simon, de l'Académie française. Crispaucens : Madame Cottin. — M. Robert Vallier. Guilleminette. — M. F. T. Perrens, membre de l'Institut. La fante de Michel-Ange. — M. Françoise Barrey. L'Évolution de l'opéra. Comment se formeront l'opéra comique et le vaudeville à complet ? — Mme Lecomte du Noy. Une âme de jeune fille (fin). — M. Henri Fouquier. Chronique. — M. Louis Sincère. Revue financière.

LIQUIDATION

Bouxkin, Haiblen, Drap d'Etain
pour habits d'hommes et de garçons, à fr. 2.45 les m. le mètre jusqu'à fr. 8.45 les m., garanti pure laine, décati et prêt à l'usage, 110 cm. de largeur. Expédition directement aux particuliers en mètres seuls et pour habits complets par la Maison **Oettinger & Cie, Zurich.**
P. S. Envoi d'échantillons de nos collections riches par le retour du courrier franco. 4402

DRAP DE BERNE, MILANES
(Bernehaiblen). Toiles, Nappes, Torchons, etc. etc. sont fabriqués par **Walther Gygax, à Bleichenbach** (Cant. Berne), qui vend par pièce et par mètre, directement aux particuliers. — On est prié d'indiquer les sortes d'échantillons que l'on désire. 11275-1867
Adresse télégraphique : « Walther Bleichenbach »

Inauguration de l'Université.
Les articles de la Gazette de Lausanne rendant compte des fêtes d'inauguration de l'Université de Lausanne, ont été réunis en une brochure de 128 pages, qui est en vente, au prix de 1 franc, chez notre imprimeur, M. Lucien Vincent, chez tous les libraires et dans les kiosques.

PREDICATIONS A LAUSANNE

Dimanche 11 octobre.

CITÉ (Chapelle) : 9 1/2 h., sermon, M. Pettavel. — 2 h., catéchisme.

ST-LEONARD : 9 1/2 h., sermon, M. De Lods. — 11 1/4 h., culte pour la jeunesse. — 2 h., catéchisme.

ST-FRANÇOIS : 9 1/2 h., sermon, M. Audemars. — 11 1/4 h., école du dimanche. — 2 h., catéchisme. — 8 h. du soir, M. Secretan.

OUCHY : 9 1/2 h., sermon, M. Vallotton. — 2 h., catéchisme.

ASILE DES AVEUGLES : 9 3/4 h., sermon, M. Th. Secretan, directeur.

DEUTSCHE NATIONALKIRCHE (Mercredi) : 9 1/2 h., Predigt : Pfarrer Linder. — 11 Uhr : Kinderlehre. — 2 Uhr : Taufen.

EGLISE CATHOLIQUE : 6 1/2 h., 1^{re} messe. — 8 1/2 h., 2^{de} messe, sermon allemand. — 10 h., office, sermon français. — 2 h., vêpres, catéchisme.

CHAPELLE DE LA CROIX-DOUCHY : 8 1/2 h., messe, instruction.

TERREAUX : 9 1/2 h. du matin, M. Dupraz. — 11 h., culte pour la jeunesse, M. Dupraz. — Édition mutuelle. — 8 h. du soir, M. Arthur de Rougemont, de Paris, parlera de la mission Mac-All (Cène). — Mercredi 14 octobre, à 8 h. du soir, réunion de prières.

MARTINERIE : 10 h. du matin, M. Châtelain.

VALENTIN : à 9 1/2 h. du matin, M. Rond. — à 10 3/4 h., école du dimanche. — à 7 1/2 h. du soir, M. Rond. — Lundi 12 octobre, à 8 h. du soir, réunion de prières. — Jeudi 15, à 8 h. du soir, réunion de prières pour l'école du dimanche.

DEUTSCHE EVANGELISCHE KIRCHE : Martinerie, 8 1/2 Uhr. Predigt : Pfarrer Mojon. — Salle du Pont, 11 Uhr : Sonntagsschule. — Terreaux (nordlicher Saal), 8 Uhr, Abendgottesdienst.

Marché de Lausanne du 3 octobre.

Froment roux, 250 sacs, de 25. — à 27. — fr. les 100 kg.
Avoine, 81 sacs, de 17. — à 18. — fr. les 100 kg.
Pommes de terre, 187 ch., de 0.80 à 1. — fr. les 20 L.
Foin roux, 10 ch., de 5.40 à 6.50 fr. les 100 kg.
Faille, 7 ch., de 3.80 à 4.10 fr. les 100 kg.
Bœuf, de 1.50 à 1.60 fr. le 1/2 kg.
Café, de 1.10 à 1.20 fr. la douzaine.

Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES

Champ-de-Vin : A 7 h. m., 1 h. et 9 h. s. — Alt. 555 m. — Long. 6° 28' 6" ; Lat. 46° 31' — Barom. : 713 ; Therm. : 9° 6" ; Haut. d'eau : 1 m 03.

Octobre moyenne : Baromètre 713. Thermomètre 9° 3. Pluie 109 mm.

Octobre 3 4 5 6 7 8 9

Baromètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Thermomètre réduit à 0°.

Bourse de Paris du 8 octobre 1891.

Cours de clôture (Terme).

3 % Français	95 95	Créd
--------------	-------	------

CONCOURS DE GROUPE

DE
l'espèce bovine.

COTTIER, vétérinaire, à
Cossonay, est absent du 7 au
27 octobre. 5372

L'ESTAPETTE

est en vente
A LAUSANNE

Kiosque de St-François.
Kiosque de la Palud.
Kiosque de la Riponne.
Bibliothèque de la Gare.
M. Bassin, mag. de ta-
bac, Grand-Pont.
Mme Ammann, mag. lit-
éraire, r. Haldimand.
M. Krieger, papetier, place
Pépinet.
M. Gantz, p. du Tunnel 3.

A AIGLE
Librairie Deladoey.

A BEX
Ch. Buffat fils.

A ECHALLENS
Librairie F. Despont.

A MORGES
M. Staub-Kuhn.

A MOUDON
Librairie Benoit.

A NYON
M. Gervais, papetier.

A PAYERNE
F. Gachet-Grivaz.

A VEVEY
M. Holl-Broyer, rue de
Lausanne.

MM. Lœrtcher & fils,
rue du Lac. 219

Librairie Jacot-Guillar-
mod.

A YVERDON
Librairie Grandchamp.

Le numéro 5 centimes.

COMPAGNIE DU Chemin de fer Viège à Zermatt.

Le coupon n° 5, échéant le 15 octobre courant, sur
les Obligations de la Compagnie du chemin de fer de Viège
à Zermatt, sera payé, sans frais, au domicile de :
MM. Ch. Masson & Cie, à Lausanne.
A. Chenevière & Cie, à Genève.
Weck & Aebly, à Fribourg. 5418

LA SUISSE

SOCIÉTÉ D'ASSURANCES SUR LA VIE, FONDÉE EN 1858
Siège social : LAUSANNE, rue du Midi 3.

En échange de la renonciation aux bénéfices, la Compagnie remet
aux nouveaux assurés, sans augmentation de primes, une poli-
ce d'assurances contre les accidents, ensuite de laquelle, suivant la
combinaison choisie, le capital est payé à double en cas de décès par
accidents.
Pour renseignements, prospectus, etc., s'adresser à la Direction, rue
du Midi 3, à Lausanne. 1647

HAVRE-NEW-YORK

Compagnie Générale Transatlantique.
(LIGNE POSTALE FRANÇAISE A GRANDE VITESSE)

TRAVERSÉE EN HUIT JOURS
Dans le prix de passage se trouvent compris le vin, la vaisselle, la
litière et la couverture de laine. — Compartiments séparés pour familles
et dames voyageant seules. — Lumière électrique dans tous
les compartiments. — Médicaments et soins gratuits aux per-
sonnes malades. — Prix très réduits en 8^e classe.
S'adresser, pour les contrats de passage, à MM. A. Zwilchenbart,
Rommel & C^e, Schneebeli & C^e, à BALE. — Leuenberger
& C^e, à BIESEN. — Wirth-Herzog, à AARAU, et Corceco
et Brivio, à BODIO — ou à leurs sous-agents. n655x-4480

En vente chez l'éditeur L. VINCENT, Lausanne, et chez les libraires :

L'INAUGURATION

DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Compte-rendu des fêtes des 18-20 mai 1891, avec les discours qui y
ont été prononcés et la liste des invités.

Brochure in-8° de 128 pages, 1 fr. 3152

Librairie H. Trembley, Corrairie 4, Genève.

ORFEVRE CHRISTOFLE

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

COUVERTS CHRISTOFLE

ARGENTÉS SUR MÉTAL BLANC

DEUX GRANDS PRIX

LA MARQUE DE FABRIQUE



et le
nom
CHRISTOFLE en toutes
lettres.
Seules garanties pour l'acheteur.

Sans nous préoccuper de la concurrence de prix qui ne peut nous être
faite qu'au détriment de la qualité, nous avons constamment maintenu la
perfection de nos produits et sommes restés fidèles au principe qui a fait
notre succès :

Donner le meilleur produit au plus bas prix possible.

Pour éviter toute confusion dans l'esprit de l'acheteur, nous avons
maintenu également : l'unité de qualité,
celle que notre expérience d'une industrie que nous avons créée il y a
quarante ans, nous a démontrée nécessaire et suffisante.

La seule garantie pour l'acheteur est de n'accepter comme sortant de
notre Maison que les objets portant la marque de fabrique ci-contre et le
nom **CHRISTOFLE** en toutes lettres. **CHRISTOFLE & Co.**

Nous avons l'avantage d'aviser notre clientèle et le public en général qu'ayant
affirmé depuis le 1^{er} octobre prochain toute la publicité du journal le

corriere di NAPOLI

le plus répandu et le plus lu dans l'Italie méridionale, nous **OUVRONS**
dès cette date une **Succursale**

A NAPLES

VIA SANTA BRIGIDA 39

Nous prions toutes les personnes qui auraient à faire de la publicité à Naples
ou dans d'autres villes d'Italie et d'autres pays, de nous charger de leurs ordres,
à l'exécution desquels nous mettrons tous nos soins.

HAASENSTEIN & VOGLER

Permettes des annonces des principaux journaux suisses, italiens, etc.

NAPLES, MILAN, ROME, TURIN, GENÈS, FLORENCE

et autres villes du pays et de l'étranger

Place Palud 24 LAUSANNE Place Palud 24

GENÈVE — Rue des Moulins & Quai de l'île — GENÈVE

Un jeune garçon

[5423] intelligent, ayant fréquenté
l'école secondaire pendant 2 ans,
désire se placer sous de bon-
nes conditions comme volontai-
re dans un bon commerce où il
aurait l'occasion d'apprendre le
français.

S'adresser à Frid. Feldmann,
négoc., à Nâfels (canton Glaris).

Des jeunes filles bien recom-
mandées cherchent des places
comme bonnes à tout faire et filles
de chambre, dans de bonnes fami-
les où elles auraient l'occasion
d'apprendre la langue française.
Bureau officiel de placement, rue
de l'Arsehal 4, Berne. n6903x-5425

DEMANDE

d'un bon ouvrier boucher.

Mise au concours de la place d'un

chef ouvrier boucher

dans une grande localité du can-
ton de Neuchâtel. Le postulant doit
savoir le français et l'allemand et
posséder la connaissance du ser-
vice au bœuf. La présentation de
bons certificats est exigée. Adr.
les offres et recommandations à
l'agence de publicité Haasen-
stein & Vogler, Berne, sous
chiffre H 594 Ch.

ON DEMANDE

[5378] pour Paris une femme
de chambre de 22 à 28 ans,
sérieuse, intelligente, sachant par-
faitement coiffer. Excellents certi-
ficats sont obligatoires.

S'adresser le matin à Mme A.
L., Hôtel Roth, Clarens.

Aux parents.

5420. Dans une honorable fa-
mille habitant un grand village de
la Suisse allemande, on rece-
vait en pension deux gar-
çons ou jeunes filles. Bonne
occasion pour apprendre la lan-
gue allemande. Vie de famille
agréable, prix réduits. Si on le
désire, leçons de piano gratuites à
la maison.

Adr. les offres sous chiffre Z
6881 O, à l'agence de publicité
Haasensteln & Vogler, à
Berne.



Levures pures de vin

pour
vendanges de 1891.

Amélioration des vins et
bouquet des grands crûs.

Procédé scientifique G. Jacquemin
de la

Faculté de NANCY

Romanée-Vergeot, Sauterne,
Chablis.

St-Julien, Champagne.

S'adresser pour renseignements
et prospectus gratuits à M. James
Burmann, directeur de l'Institut
La Claire, pour la culture des
levures de vin. Le Locle (Suisse).
Morteau (France). 5353